



NEWSLETTER N° 3 OCTOBRE 2020

Edito : Christiane VIENNE, présidente de BEL - page 2

Le principe de Nirvana : Michel BARON, philosophe et psychanalyste - page 5

La réalité gagne toujours : Anne-Marie Dickelé - page 13

Quelques légèretés - page 15

Edito

Projet de loi relatif à la bioéthique.

Le 31 juillet 2020, l'Assemblée Nationale a approuvé le projet de loi relatif à la bioéthique en deuxième lecture.

Le vote s'est exprimé avec une majorité plutôt confortable de 60 votes favorables sur 101 présents dont 97 ont voté.

Ce texte contient de nombreuses modifications, dont la plupart sont positives et remettent la France dans le camp des pays progressistes, sur le plan de la bioéthique, au sein de l'UE. La plus discutée a été l'ouverture de l'assistance médicale à la procréation à toutes les femmes, la PMA.

Il ne s'agit cependant pas du seul apport de ce texte qui ouvre de nouveaux champs d'actions dans différents domaines.

La PMA fait partie du chapitre 1^{er} du Titre I : Permettre aux personnes d'exercer un choix éclairé en matière de procréation dans un cadre maîtrisé.

Que dit le texte ? Article L.2141-2

« L'assistance médicale à la procréation est destinée à répondre à un projet parental. Tout couple formé d'un homme et d'une femme ou de deux femmes ou toute femme non mariée ont accès à l'assistance médicale à la procréation après les entretiens particuliers des demandeurs avec les membres de l'équipe médicale clinicobiologique pluridisciplinaire effectués selon les modalités prévues à l'article L.2141-10 ».

« Cet accès ne peut faire l'objet d'aucune différence de traitement, notamment au regard du statut matrimonial ou de l'orientation sexuelle des demandeurs ».

La formulation utilisée est claire et l'identité sexuelle ne peut devenir un argument privant une femme de la maternité si elle le souhaite. C'est une nouvelle étape franchie dans le long combat pour la maîtrise de leur corps par les femmes.

La question de la filiation est réglée par l'article 342-11 sous la forme d'un consentement conjoint devant notaire, le couple de femmes reconnaît conjointement l'enfant. La filiation est établie à l'égard de la femme qui accouche et elle l'est à l'égard de l'autre femme par la reconnaissance conjointe.

Le code civil est ainsi modifié Art 6-2 « Tous les enfants dont la filiation est légalement établie ont, dans leurs rapports avec leurs parents, les mêmes droits et les mêmes devoirs, sous réserve des dispositions particulières du chapitre II et du titre VIII du livre 1^{er}. La filiation fait entrer l'enfant dans la famille de chacun de ses parents ».

La PMA post mortem a été rejetée.

Le droit de l'enfant à connaître ses origines à sa majorité est reconnu dans des conditions clairement définies et la question souvent posée du recours en paternité envers le tiers donneur est réglée à l'article 342-9 « En cas d'assistance médicale à la procréation nécessitant l'intervention d'un tiers donneur, aucun lien de filiation ne peut être établi entre l'auteur du don et l'enfant issu de l'assistance médicale à la procréation. Aucune action en responsabilité ne peut être exercée à l'encontre du donneur ».

L'Agence de la Biomédecine est chargée de la conservation et du traitement des données. Les données non identifiantes du donneur peuvent être transmises pour raisons médicales au médecin qui en fait la demande. Seule la personne majeure née d'une PMA avec tiers donneur peut avoir accès à l'identité de celui-ci.

Le titre II est intitulé « Promouvoir la solidarité dans le respect de l'autonomie de chacun » et contient une série de mesures dont :

Le don d'organes croisés c'est-à-dire au bénéfice d'un des parents ou d'un collatéral est autorisé sous conditions notamment d'une parfaite information et du consentement vérifié de chacun des participants. En cas d'urgence vitale le consentement est recueilli par le Procureur de la République.

Les critères de sélection des donneurs de sang sont élargis et ne peuvent être fondés sur aucune différence de traitement non justifiée par la nécessité de protéger le donneur ou le receveur. Ils sont régulièrement révisés en fonction des évolutions des connaissances scientifiques.

En matière de transmission d'une information génétique, le médecin prescripteur se doit d'informer des risques qu'un silence ferait courir aux membres potentiellement concernés si une anomalie génétique pouvant être responsable d'une affection grave justifiant des mesures de prévention, y compris de conseil génétique, ou de soins était diagnostiquée.

Les mesures prises visent à organiser cette transmission en cas de diagnostic d'une anomalie génétique y compris lorsque la personne est née d'un don de gamètes ou d'un accueil d'embryons.

Les questions de consentement et de traçabilité sont au cœur de la réflexion notamment lors de l'usage d'un traitement algorithmique dont l'apprentissage est réalisé à partir de données massives. Les techniques d'imagerie cérébrale ne peuvent être employées qu'à des fins médicales ou de recherche scientifique ou dans le cadre d'expertises judiciaires, à l'exclusion, dans ce cadre, de l'imagerie cérébrale fonctionnelle.

Certains actes ayant pour effet de modifier l'activité cérébrale, peuvent être interdits par décret après avis de la Haute Autorité de santé.

Le Titre IV dans son chapitre Ier vise à encadrer les recherches sur l'embryon, les cellules souches embryonnaires et les cellules souches pluripotentes induites.

Il s'agit d'un chapitre important du texte qui balise à la fois les conditions et l'usage des résultats de la recherche.

Le texte dispose qu'aucune recherche sur l'embryon humain ne peut être entreprise sans autorisation. Les protocoles sont autorisés par l'Agence de la Biomédecine sous de strictes conditions et seulement à partir d'embryons conçus in vitro dans le cadre d'une assistance médicale à la procréation qui ne font plus l'objet d'un projet parental et qui sont proposés à la recherche par le couple, le membre survivant du couple ou la femme dont ils sont issus. Cette recherche n'est autorisée que dans une finalité médicale et à condition de ne pouvoir être menée sans recourir à des embryons humains, en l'état des connaissances médicales actuelles.

Le directeur général de l'Agence de la biomédecine peut, à tout moment, après avis public du conseil d'orientation de l'agence, suspendre ou interdire toute recherche qui ne correspond plus aux exigences légales.

La question de la conservation des embryons est réglée par l'exigence d'autorisations émanant de l'Agence de la Biomédecine.

En ce qui concerne les cellules souches pluripotentes induites humaines - des cellules qui ne proviennent pas d'un embryon et qui sont capables de se multiplier indéfiniment ainsi que de se différencier en tous les types de cellules qui composent l'organisme- les protocoles de recherche sur ce type de cellules sont soumis à autorisation préalable et des sanctions sont prévues en cas non-respect de la législation.

La modification d'un embryon humain par adjonction de cellules provenant d'autres espèces est interdite.

Le TITRE V aborde la médecine fœtale qui concerne les pratiques médicales notamment cliniques, biologiques et d'imagerie, ayant pour but le diagnostic et l'évaluation pronostique ainsi que, le cas échéant, le traitement y compris chirurgical, d'une affection d'une particulière gravité ou susceptible d'avoir un impact sur le devenir du fœtus ou l'enfant à naître.

La question du diagnostic néonatal ainsi que celle de l'IVG sont abordées dans le texte mais il s'agit d'une mise à jour scientifique sans modification notable.

En conclusion, le texte est dense et apporte une mise à jour nécessaire en raison des évolutions scientifiques. Sa portée dépasse largement la question de la PMA bien que celle-ci se retrouve en pointillés dès que sont abordées les questions de conservation des gamètes et embryons voire les questions autour des cellules souches.

D'un point de vue citoyen, l'information complète et le consentement éclairé (l'un découle de l'autre) sont essentiels et rappellent que la bioéthique est une question qui concerne chacun d'entre nous et que nous avons donc notre mot à en dire.

Tout ce qui touche à la vie nous appartient !

Christiane VIENNE



LE PETIT COIN DU PSY.

« LE PRINCIPE DE NIRVANA »

(UN CONCEPT ENTRE BOUDDHISME ET PSYCHANALYSE)

**« Il n'y a pas de feu plus dévorant que celui
De la concupiscence. Pas de plus grand malheur
Que la haine. Il n'y a pas de misère
Comparable à celle de l'existence ; pas de
Béatitude plus haute que le pain
Du Nirvana.**

**La faim est la pire des maladies
L'existence est la pire des détresses
Celui qui a compris cela se rend
Compte que le Nirvana est la
Béatitude suprême »**

LE DHAMMAPADA.

C'est en 1920, que Sigmund Freud (1856-1939) rédige son article : « Au-delà du principe de plaisir » (« Jenseits des Lustprinzips »), qui va soulever (et soulève encore de nos jours !), soit un étonnement mitigé, soit une franche hostilité dans la communauté analytique. Dans cet article, Freud élabore ce qui était déjà à l'ébauche dans certains travaux précédents : la pulsion de mort. C'est avec beaucoup de précaution, après une démonstration qui veut ménager le lecteur, qu'il introduit, presque en fin d'article, le constat qui va déchaîner les passions. Il écrit (1) : « Mais voici qui

cadre bien avec l'hypothèse selon laquelle le processus vital de l'individu conduit pour des raisons internes à l'égalisation de tensions chimiques, c'est-à-dire à la mort, tandis que l'union avec la substance vivante d'un individu hétérogène augmente ces tensions, introduisant pour ainsi dire de nouvelles différences vitales qui doivent alors être réduites par la vie. Cette hétérogénéité doit naturellement comporter un ou plusieurs optima. On sait que nous avons reconnu dans la tendance à la réduction, à la constance, à la suppression de la tension d'excitation interne, la tendance dominante de la vie psychique et peut-être de la vie nerveuse en général (principe de Nirvana, selon une expression de Barbara Low) comme l'exprime le principe de plaisir ; nous trouvons là l'un des plus puissants motifs de croire en l'existence de pulsions de mort ».

Convaincu du bien-fondé de sa théorie, et ce malgré des pressions diverses, il la défendra avec acharnement jusqu'à la fin de sa vie. Dans sa dernière œuvre, inachevée, qui se voulait être son testament, l'« Abrégé de psychanalyse » (« Abriss der Psychoanalyse »), il écrit en 1938 (2) : « Le ça obéit à l'inexorable principe de plaisir, mais n'est pas seul à agir de la sorte. L'activité des autres instances psychiques réussit, semble-t-il, à modifier mais non à supprimer le principe de plaisir et une question d'une importance capitale n'a pas encore été résolue : quand et comment ce principe peut-il être surmonté ? En considérant qu'il exige la diminution et peut-être finalement la disparition des tensions provoquées par les besoins instinctuels (c'est à dire le Nirvana), nous abordons la question, non encore élucidée, des relations entre le principe de plaisir et les deux instincts primitifs, l'Eros et l'instinct de mort »...

Dans notre approche du concept de Nirvana, ces deux textes de Freud peuvent nous inspirer trois réflexions sur la progression et l'acceptation, chez lui, du concept :

- 1er temps : l'utilisation du mot « Nirvana » restera entre guillemets, comme si Freud hésitait encore à l'intégrer dans le corps du texte comme une donnée théorique, au même niveau que les autres.

- 2ème temps : Le mot « Nirvana » semble pour Freud, malgré les réticences que lui inspirent ce mot exotique, présenter le concept qui se rapproche le plus de son élaboration.

- 3ème temps : Le concept restera enfin un acquit chez Freud de 1920 à 1938, mais au bout de ces 18 ans de travail il le fera sien, puisqu'il ne fait plus référence à Barbara Low (3) dans le texte de 1938.

Après Freud, de nombreux analystes utiliseront à leur tour le mot Nirvana, soit pour approfondir le concept, soit dans une visée qui ne reflète pas, à notre sens, l'approche complexe de ce concept. Par exemple, dans un numéro de la revue « Topique »(4), Joëlle Delcos cite Didier Anzieu (1923-1999) et son livre « Le moi-peau » : « Il apparaît que la peur actuelle de Pandora, dans les moments où elle est fascinée par une forte envie de se détruire reproduit sa terreur que sa mère ne l'entraîne pas avec elle dans le vide... Terreur sans nom comme l'énonce Bion (1967), identification à la mère morte comme le précise André Green (1964) et recherche avec elle, dans un accomplissement mutuel, non des pulsions mais du principe de Nirvana ». Peut-on assimiler le principe de Nirvana à une pulsion suicidaire ? Nous ne le pensons pas car cela serait une grande restriction ou une mauvaise compréhension du concept ! Mais nous pouvons admettre que la définition n'en est pas simple : Jacques Lacan (1901-1981), au cours de l'un de ses Séminaires, nous le rappelle, avec le ton qui est le sien (4) : « Ce que Freud a dès lors défini comme le principe de plaisir est un principe de constance. Il y a un autre principe, dont nos théoriciens analystes sont aussi embarrassés qu'un poisson d'une pomme, le principe de Nirvana. Il est remarquable de voir, sous la plume de Hartmann, les trois termes -principe de constance, principe de plaisir, principe de Nirvana- absolument identifiés, comme si Freud n'avait jamais bougé de la catégorie mentale dans laquelle il essayait d'ordonner la construction des faits, et comme si c'était toujours la même chose dont il parlait. On se demande pourquoi tout d'un coup il aurait appelé principe de Nirvana l'au-delà du principe de plaisir »...

Il est utile, dans un premier temps, d'étudier le mot Nirvana et de déterminer s'il était, à l'époque où Freud va l'employer (1920), un mot exotique ou s'il s'inscrivait déjà dans le « Zeitgeist », l'« esprit du temps » et utilisé dans certains milieux intellectuels.

I- ÊTRE OU NE PAS ÊTRE- VOILÀ BIEN LA QUESTION !

Il y a le concept, le mot, et ce qu'il recouvre. Si le mot Nirvana ne s'introduit en Europe qu'au 17^{ème} siècle, le contenu qu'il englobe était déjà familier à certains penseurs sans que ceux-ci puissent faire la relation avec la source sanskrite du mot. Les relations commerciales entre l'Europe et l'Extrême-Orient sous influence hindoue ou bouddhique existèrent très tôt. La « route de la soie » ne véhiculait pas seulement des marchandises mais aussi des concepts. L'occupation de certains états de ce qui est aujourd'hui le Pakistan par des roitelets grecs facilitera l'assimilation de philosophies orientales vers l'occident. Un exemple littéraire classique peut illustrer cela : le moine bouddhiste Nagasena se rend à une controverse avec le roi grec Milinda (Ménandre), réputé pour son acuité philosophique afin de tenter de le convertir en l'amenant à la vérité des questions (5) et, dans ces questions, le Nirvana (« Nibbâna » en Pali) est évoqué :

« - Nâgasena, le Nibbâna est-il la cessation ?

- Oui Mahârâja

- Comment cela ?

- Tous les sots non-convertis prennent plaisir, se complaisent, s'attachent aux sens et aux objets des sens. Ils se laissent emporter par le courant. Ils ne s'affranchissent point de la naissance, de la mort, de la douleur. Mais le sage disciple ne prend pas plaisir, ne se complait pas, ne s'attache pas aux objets des sens. Par-là cessent successivement la soif, l'attachement à l'existence, la naissance, la vieillesse et la mort, la douleur. C'est ainsi que le Nibbâna est la cessation »...

Qui a l'occasion de visiter les sites de Taxila au Pakistan actuel, ne peut manquer de se faire la réflexion sur les influences réciproques dans le creuset créé par les conquêtes d'Alexandre le Grand. Dans cette continuité, au moyen-âge, naîtra le courant des « théologiens rhénans » qui demeure encore un sujet d'étonnement pour les religions comparées : comment des théologiens catholiques (bien que souvent dissidents !) parvinrent à élaborer des théories proches de l'hindouisme et du bouddhisme ? Le plus connu est, naturellement, maître Eckhart (1260-1328), dominicain et philosophe mystique allemand. Essayant de décrire l'union de l'âme à Dieu, il y voit l'image d'une étincelle d'origine divine qui est en l'homme et qui aspire à rejoindre le brasier central qui est de même nature que cette étincelle. Il y a alors peu de distance à en conclure que l'homme et Dieu étant de la même nature, l'homme est Dieu. Idée qui amènera la condamnation à mort du soufi persan, Allaj, quand il osera écrire : « Ana al hahkk » (« Je suis la Vérité »). Cette orientation panthéiste était monnaie courante dans l'hindouisme et le bouddhisme. Chez maître Eckhart, plus rien n'est vivable en dehors de ce « Nirvana » non encore nommé. Il écrit : « A ton avis, qu'est ce qui t'a permis d'atteindre la vérité éternelle ? C'est de m'être quitté, là où je me suis trouvé » (6). Ce qui rejoint la pensée de l'apôtre Luc (14,26) : « Le royaume de Dieu n'est pour personne si ce n'est pour celui qui est entièrement mort ».

Ce sont principalement les jésuites qui, à partir du XVI^e siècle, vont présenter à l'Europe la pensée orientale et ses concepts. Nous pouvons citer François Xavier (1506-1552), surnommé « l'apôtre des Indes », mais qui voyagea aussi au Japon, à Ceylan et mourut aux Indes à Goa ; Roberto de Nobilis (1577-1656), qui vécut comme un brahmane, avec toutes les contraintes que cela supposait, afin de convertir au christianisme les hautes castes ; le père Huc (1813-1860) qui fit, plus tard (1844) une intéressante relation de voyage en Tartarie et au Tibet, où il décrit avec force détails, les pratiques religieuses (7). C'est là qu'il entend les légendes des grands mystiques tibétains comme Milarepa (8). Mais ce fut surtout Schopenhauer (1788-1860) qui fit connaître le bouddhisme comme une pratique et une spiritualité pour l'Europe : sans avoir eu notion des écritures bouddhiques, guidé par la philosophie d'Emanuel Kant (1724-1804), par une traduction latine des Upanishads, et aussi par sa propre désillusion de la vie, il a développé en 1819 un système qui par sa négation de la volonté de vivre et la sublimation dans la compassion, était très proche du bouddhisme mais aussi de l'instinct de mort de Freud. Par sa pensée, il influencera Richard Wagner, Friedrich Nietzsche, Albert Schweitzer, (qui préconisait de vivre comme Schopenhauer !), mais aussi Sigmund Freud. A plusieurs reprises dans son œuvre, Schopenhauer cite le mot Nirvana. Nous prendrons ici un exemple. En parlant de la terreur de vivre, il écrit, en critiquant d'ailleurs le concept : « Cela vaut mieux que de tromper notre terreur, comme les hindous, avec des mythes et des mots vides de sens, telle la résorption en Brahma, ou bien le Nirvana des bouddhistes ». Mais plus tard, il reviendra sur ce jugement et adoptera avec enthousiasme le concept de Nirvana, notamment dans son célèbre ouvrage : « Le monde comme volonté et comme représentation » (1819).

Le 19^{ème} siècle verra l'invasion de l'Asie par les marchands, les soldats ou les missionnaires européens qui mirent en place une lutte contre les conceptions philosophiques des orientaux. Cependant, des courants scientifiques ou ésotériques existent qui mettent en valeur ces cultures. C'est le cas, par exemple, de la Société Théosophique qui voit le jour en 1875, à l'initiative de Mme Eléna Blavatski (1831-1891) et du colonel Henry Steel Olcott (1832-1907), qui écrivit d'ailleurs un « Catéchisme bouddhique ». Les théosophes admettaient certaines croyances des religions asiatiques comme la réincarnation, le Karma et surtout le concept de Nirvana. Certains, comme Sinett, en feront même l'un de leurs thèmes favoris (9) Chez les auteurs allemands, dans le domaine romanesque, Hermann Hesse (1877-1962), contemporain de Freud, publiait son roman « Siddhârta » (10) où étaient exposées les idées principales de la philosophie orientale, notamment le concept de Nirvana. Ce dernier n'était pas inconnu d'un public cultivé européen à l'époque où Freud mettait en œuvre la théorie psychanalytique. Comme le rappelle Patrick Miller, dans un article intitulé : « Soudain la fenêtre s'ouvre d'elle-même » (11) : « Freud a lu Schopenhauer, il s'est nourri de cette lecture qui fut un des supports manifestes de sa pensée ».

II- JE PENSE DONC JE NE SUIS PAS !

Le mot Nirvana est commun à l'hindouisme et au bouddhisme qui en fera l'un des éléments de base de sa philosophie. Déjà dans le Rig-Veda, est traitée la nature du samnyasin qui atteint l'état d'Avadhûta, en renonçant à toutes choses. Le terme sanskrit signifie « extinction » : le Nirvana est l'état suprême de non-existence, de non-réincarnation, d'absorption de l'être dans le Brahman chez les hindous. Ce qui est la finalité de la contradiction entre Brahman (Le Principe, l'Âme universelle) et Atman (L'âme humaine individuelle), de même nature et aspirant à se réunir l'un à l'autre. Dans l'hindouisme, cette fusion peut être atteinte ici-bas ou dans un quelconque au-delà. Celui qui est « délivré » de cette vie, le « JivanMukta », ne meurt plus (« Na punarmriyati »). C'est ce qui est dit dans l'Atharva Veda Samhita (63) : « Celui qui a compris le Soi contemplatif, sans âge et sans mort, qui n'a plus en lui aucun manque et qui ne manque de rien, celui-là ne redoute pas la mort ». C'est alors un homme qui n'est « plus sous la loi », comme le disait St. Paul, ou « un mort qui marche » selon la définition des soufis. Cette gnose de la déité immanente va très loin dans l'hindouisme, puisque à la question : « Qui suis-je ? », les Upanishad répondent : « Tu es CELA ».

Le bouddhisme, quant à lui, ne peut être considéré comme une « nouvelle religion », mais une accentuation de certains traits de l'hindouisme. Notamment, il va se servir du concept de Nirvana de manière très approfondie, jusqu'à en faire un concept fondamental qui illustre l'état dernier du sage, puisque la fusion en Brahman n'existe plus. La forme d'athéisme radical du bouddhisme supprime la rencontre avec un Soi qui est aussi soi. Le Nirvana n'est plus qu'un acte posé dans le cadre d'une loi, le Karma. Acte qui évite la renaissance et qui confond, dans la béatitude, cette loi et celui qui aspirait à s'y soumettre. Philosophie beaucoup plus désincarnée que l'hindouisme, le bouddhisme ne sera le fait que d'une élite aristocratique, avant de sacrifier au plus grand nombre en instaurant des rites (En fait, en tombant dans la tentation de créer une « religion » au lieu de rester une philosophie !), pour faire face à la concurrence d'un hindouisme plus chaleureux, plus populaire et qui laissait plus de place à l'imaginaire.

Le verbe « nirva », en sanskrit, signifie littéralement « s'éteindre », comme le feu cesse de tirer (« To draw »), c'est-à-dire de respirer (« To drawbreath »). Les textes anciens emploient le verbe synonyme « udwâ », qui signifie s'éteindre ou s'en aller. Quand le feu s'éteint (« udwayati »), c'est dans le vent qu'il expire. Métaphoriquement, dépourvu d'aliments, le feu de la vie est « pacifié », c'est-à-dire éteint. Le mot grec « Erémia » répond assez bien à cette idée : être calmé, apaisé, et qui s'entend à la fois pour le vent, le feu et la passion. D'ailleurs, en grec les mots « être parfait » et « mourir » sont pratiquement les mêmes : « Téléo » et « Télentao »...

Dans la philosophie bouddhique, le mot Nirvana correspond à l'extinction des « trois passions » : le désir (« Raga »), la haine (« Dvescha ») et l'illusion (« Maya ») ; en même temps que celle du désir de vivre (« Trishna »), d'atteindre un état supraterrestre (« Viraga ») et de mourir (« Nirodha »). C'est un état de non-retour absolu, de non-renaissance, d'atteinte à la « Bodhi » ou béatitude absolue. Quand les bouddhistes parlent du Nirvana atteint par le Bouddha lui-même, ils parlent de « Mahâparanirvana » ou de « Paranirvana ». C'est d'ailleurs la date de cette accession au Nirvana qui marque le début de l'ère bouddhique. (Généralement admise en -543). Le mot Nirvana est largement utilisé dans tous les pays où le bouddhisme s'est installé et de nombreux textes traitent de ce concept. Les plus célèbres sont le « Nirvana-Shâstra », qui fait partie du canon bouddhique en sanskrit et le « Nirvana-Sûtra ».

Chez Bouddha, le Nirvana apparaît comme une « sortie » bienfaisante de la douleur et de la prise de conscience de l'inexistence de ce que nous appelons le « moi », simple agrégat de désirs changeants. Philosophie d'un pessimisme radical, issue de la méditation d'un petit aristocrate népalais attiré par la spéculation, c'est à partir du fameux « Sermon de Bénarès » qu'elle va se répandre par le constat de l'absolue misère de l'être humain, tiraillé par ses passions et sa soif d'existence. Bouddha, à Bénarès, en dresse un constat terrible (12) : « Voici ô moines, la vérité sainte sur la douleur : la naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la maladie est douleur, l'union avec ce qu'on n'aime pas est douleur, la séparation d'avec ce qu'on aime est douleur, ne pas obtenir son désir est douleur ; en résumé les cinq sortes d'objets de l'attachement sont douleurs.

Voici ô moines, la vérité sainte sur l'origine de la douleur : c'est la soif qui conduit de renaissance en renaissance, accompagnée du plaisir et de la convoitise qui trouve, çà et là son plaisir : la soif du plaisir, la soif d'existence, la soif d'impermanence »... Après cette constatation, Bouddha propose sa solution (13) : « Voici ô moines, la vérité sur la suppression de la douleur : l'extinction de cette soif par l'anéantissement complet du désir, en bannissant le désir, en y renonçant, en s'en délivrant, en ne lui laissant pas de place »... Et cette extinction du désir est le Nirvana que l'on atteint par étape dans le bouddhisme classique (« Mahayana » ou « Hinayana »-Petit ou Grand Véhicule), ou de façon instantanée, au détour qui se révèle, dans le bouddhisme zen, qui appartient lui-même au Grand Véhicule. L'entrée du Bouddha dans le Nirvana rappelle la mort de Socrate, telle qu'elle est décrite dans le Phédon : comme Socrate, Bouddha interdit à ses « Bhikshus » (moines-mendiants) de pleurer et leur demande de trouver la consolation dans la philosophie même qu'il leur a enseignée : tout ce qui est né doit tendre à atteindre le Nirvana. Ses dernières paroles furent (14) : « Et maintenant, ô bhikshus, je prends congé de vous. Tous les éléments de l'être sont transitoires. Travaillez à votre salut avec soin ».

De cette notion de Nirvana, naît une métaphysique de la morale dont le fondement est le même que celui de l'esthétique : la suppression d'un organe équivalent à la réduction au stade 0 de l'intervalle entre deux stades inhibitoires de cet organe, l'anéantissement de l'existence, considéré comme un organe de souffrance, ne peut s'espérer que par la prolongation à l'infini du mode négatif, anesthésique de ce dualisme, c'est-à-dire ce que l'on pourrait appeler le « bien ». Tout le travail de l'homme pour atteindre le Nirvana va consister à dénouer, un à un, les réseaux passionnels qui l'asservissent, et envisageant alors d'un regard calme et sain la relation de l'effet à la cause, il en prend conscience et opte pour la « loi »

Pour le bouddhisme, santé et morbidité sont de même nature, mais envisagées différemment, et il convient de distinguer laquelle des deux notions est catégorie de l'autre. La morbidité est-elle vraiment un aspect occasionnel de la santé, ou est-ce celle-ci qui n'est qu'un cas particulier de celle-là ?... Et que dire du plaisir et de la douleur dont les hommes font si grand cas ? Une impression n'est agréable que relativement à celle qui la précède et à celle qui suit autant qu'elle est prolongée et à l'intensité avec laquelle elle est ressentie. Le plaisir n'est alors qu'une anesthésie brève d'une douleur momentanément assoupie. Ce qu'évoque Augustin Chaboseau (1868-1946) : « Ainsi de même que la lumière et l'ombre ne peuvent être distinguées que par comparaison, et que l'ombre est simplement une absence de lumière, là où celle-ci a lui, pourrait luire, luira, et que par conséquent la lumière seule vibre, de même la souffrance et la jouissance ne sont connues que par relation, et la jouissance est simplement un répit de souffrance là où celle-ci a sévi, pourrait sévir, sévira, et par conséquent la souffrance seule agit. Et puisqu'une telle polarisation est l'existence même, exister est donc souffrir, et souffrir, c'est exister » (15)... Pour le bouddhisme, l'« individu » n'est qu'une combinaison de forces ou d'énergies physiques et mentales en perpétuel changement qui sont divisées en cinq agrégats et sont considérées comme « Dukkha » (néfastes), car engendrant des désirs permanents qui ressemblent à un torrent. C'est ce que dit Bouddha à un interlocuteur (16) : « Ô Brâhmana, c'est tout à fait comme une rivière de montagne qui va loin et qui coule vite, entraînant tout avec elle ; il n'y a pas de moment, d'instant, de seconde, mais elle va sans cesse coulant et continuant. Ainsi Brâhmana, est la vie humaine, semblable à cette rivière de montagne ».

En proie à des désirs sans cesse répétés, venant d'un « moi » dont l'homme sent qu'il n'est qu'illusion et vacuité, l'aspiration tend vers le Nirvana pacificateur et unificateur. Cette aspiration (aux deux sens que l'on peut lui donner) est traduite par une pensée que l'on attribue à Bouddha (17) : « Bienheureuse la félicité de celui qui ne cherche plus aucun plaisir terrestre et qui, au-dessus de tous les désirs, s'est dépouillé de cet orgueil secret qui vous fait dire : « c'est moi »... En vérité, c'est la suprême Béatitude » Le Nirvana est l'aspiration à la vacuité, synonyme de Non-soi. En sanskrit, vacuité est traduite par « Sunyâta » qui dérive de la racine « Svi » (gonfler) ; « Sunya » est ce qui est gonflé ; « Sunyâta » est le contraire : ce qui est vide ou ce qui retourne au vide. L'homme qui vit dans la vacuité n'a d'attitude ni positive ni négative vis-à-vis de rien car il est déjà dans le Nirvana. Le bouddhisme devance le philosophe David Hume (1711-1776) en niant la conscience et la matière, l'objet et le sujet, l'âme et la divinité. Dans

l'hindouisme, la religion tend au rêve d'un dieu ; dans le bouddhisme, il y a aussi un rêve, mais le rêveur n'existe pas : au-delà du rêve, il n'y a rien, que la lucidité terrible d'un état de tension perpétuelle qui ne peut se résoudre que dans l'anéantissement, dans un état qui est la fin de toutes les tensions. La mort, dans ce processus, n'est que le véhicule, le passage obligatoire, vers le Nirvana. La finalité de cette philosophie étant ce « paradis » où tout est stable, sans pulsions.

III- LE NIRVANA CÔTÉ DIVAN

Nous pouvons comprendre pourquoi Freud s'est intéressé à ce concept : il vérifiait son hypothèse que l'homme en proie à ses désirs constants aspirait à ce repos dans ce passage par la mort, mais cette dernière n'étant pas finalité. Comme si l'homme troquait l'horreur de sa disparition contre un « au-delà » d'un lieu pacifié sans désirs. C'est pourquoi Bouddha et Freud font une nette distinction entre mort et Nirvana et l'on peut se demander si l'emploi du mot Nirvana chez Freud justifie ainsi son « instinct de mort », dans le sens où cet instinct ne serait qu'une envie d'atteindre cet état décrit par le bouddhisme ?...La psychanalyse, sur le fait biologique de retour à l'inorganique, n'a que peu parlé. En revanche, Freud, lui, s'y est intéressé très tôt, dans le sens d'une réalité psychique qui s'impose inéluctablement à l'homme. Il le fit en mettant la réalité de la mort en parallèle avec la perte de l'objet qui a la même valeur universelle que la mort elle-même. La « Todestrieb », l'instinct de mort, fut introduit en 1920, dans « Au-delà du principe de plaisir », en particulier au chapitre V, et sera repris ensuite, sans grandes modifications dans « Malaise dans la civilisation », « Les nouvelles conférences », « Analyse terminée, analyse interminable ». Mais cette idée était déjà présente en 1895, quand Freud écrit l'« Esquisse d'une psychologie scientifique » (« Entwurf »). Dans ce remarquable écrit, mal connu, étaient en germe le développement futur de l'instinct de mort, mais aussi le désir à un retour à l'inorganique, au Nirvana. Ce qui lui fera dire plus tard : « Das Ziel alles Leben ist der Tod » (« Le but de toute vie est la mort »).

De cette hypothèse, tôt exposée, les proches de Freud, très vite, tireront un certain nombre de réflexions. Nous citerons, par exemple, Sandor Ferenczi (1873-1933), qui écrit dans « Thalassa » (18) : « Si nous considérons le processus génital sous cet angle « bio analytique » pour ainsi dire, nous pouvons comprendre pourquoi le désir œdipien, le désir de coït avec la mère, revient avec cette régularité presque fastidieuse dans son uniformité, comme tendance nucléaire dans l'analyse des malades névrosés hommes. Un désir œdipien est l'expression psychique d'une tendance biologique beaucoup plus générale qui pousse les êtres vivants au retour à l'état de calme dont ils jouissaient avant la naissance » (Page 45).

« Selon notre hypothèse, le coït, dans son essence, n'est pas autre chose que la délivrance de l'individu d'une tension pénible et, simultanément, la satisfaction de l'instinct de retour à la mère et à l'océan, ancêtre de toutes les mères » (Page 100).

« Ce qui s'exprime dans l'orgasme, ce n'est pas seulement le calme intra-utérin et une existence paisible assurée par un milieu plus accueillant, mais aussi le calme de la vie, c'est-à-dire la paix morte de l'existence inorganique » (Page 104).

Avec son texte sur la négation, Freud donnera, en 1925, des perspectives entièrement nouvelles sur la nature et les fonctions de la pulsion de mort. Le dualisme est alors clairement démontré, dualisme dans lequel la pulsion de mort, en tant que pulsion de désunion, se voit attribuer une action fondamentalement positive et créatrice dans le processus d'une structuration psychique. Ce texte est de la même inspiration qu'« au-delà du principe de plaisir » et répond aux questions laissées en suspens dans le travail de 1920. A cette époque, Freud se situe dans une perspective économique : le cours des processus psychiques est réglé par le principe de plaisir qui domine le fonctionnement de l'appareil psychique et tend à maintenir aussi bas que possible la quantité d'excitation présente en lui, ou à en assurer un « principe de constance », ce qui rejoint les expériences de Gustav Fechner (1801-1887).

Freud constate cependant qu'une partie de la vie psychique échappe à l'emprise du principe de plaisir et à ses dérivés. Cette partie est pulsionnelle et met à l'écart le principe de plaisir. Elle est une « poussée inhérente à l'organisme vivant vers le rétablissement d'un état antérieur ». On y voit là quelque chose de l'ordre d'un conservatisme fondamental. L'Eros a pour tendance de conserver les unités vitales existantes. Elle est une « pulsion d'unification »

(« Vereinigung »). En revanche, la pulsion de mort tend à la réduction complète des tensions, à la destruction des unités rivales, à un retour à l'inorganique. Elle a tendance à ramener à zéro toute quantité d'excitation d'origine interne ou externe. Nous sommes bien là à proximité du principe de Nirvana, sans totalement confondre les deux approches, cependant le dernier étant l'aboutissement, l'« idéal » de l'autre. Ce que Freud discerne est que le désir est tension, lié à la vie voulant se perpétuer face à la tentation du retour à l'informulé qui supprimerait ces tensions permanentes orientées vers un but qui n'est que rarement atteint, « déchargé », d'où le refoulement ou la transformation en substitut de l'objet non-atteint (« sublimation »). Face à ce terrible renouvellement qui assure le maintien de la vie, l'homme souhaiterait non sa disparition physique, mais un état où le désir n'existerait plus, où l'homme deviendrait spectateur, dans le moyeu de la roue en mouvement, au lieu d'en être un acteur pris dans la rotation permanente de cette roue.

Nous retrouvons là le fondement de la pensée bouddhique...

NOTES

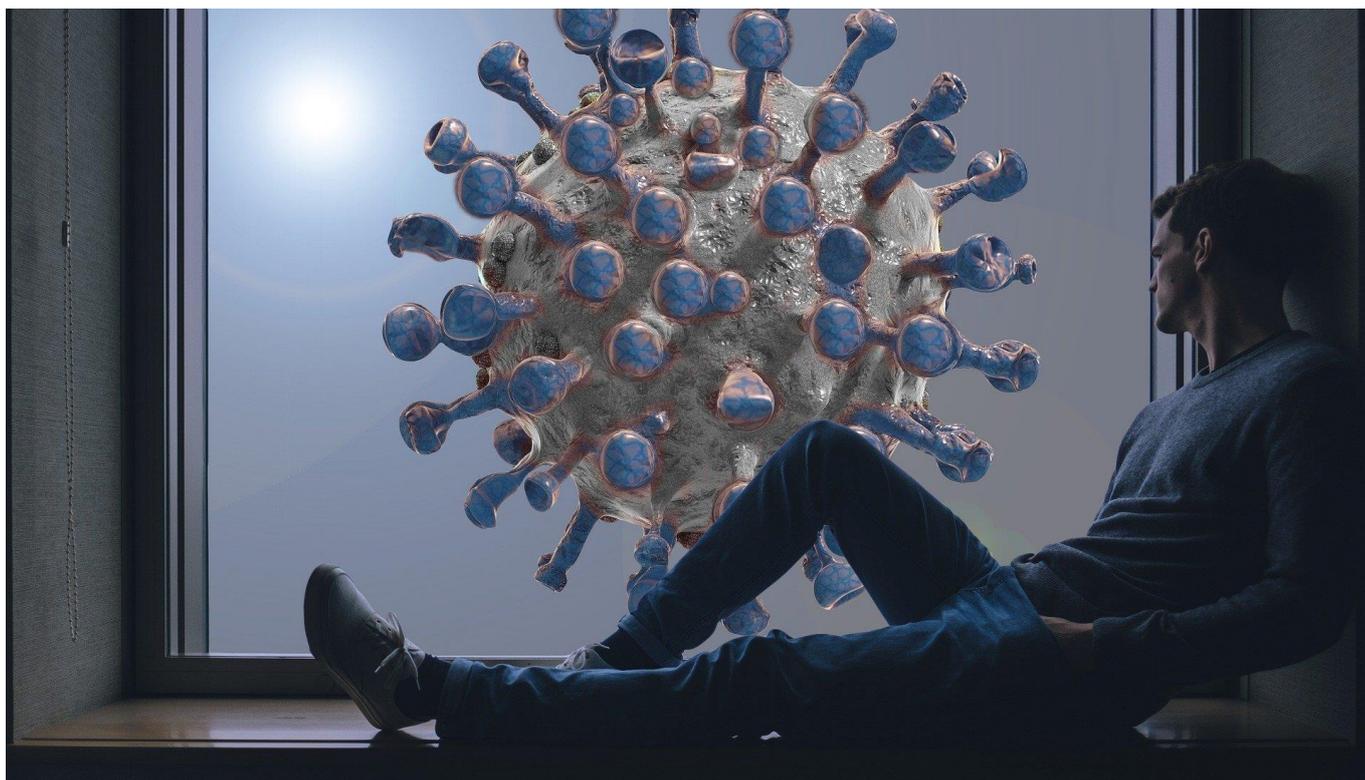
- (1) Freud Sigmund : « Au-delà du principe de plaisir ». Paris. Ed. Payot. 1987 (Page 104).
- (2) Freud Sigmund : « Abrégé de psychanalyse ». Paris. PUF. 1955. (Pages 73 et 74).
- (3) Barbara Low (1874-1955). Psychanalyste. Elle participera à la création de la Société de Psychanalyse britannique. C'est elle qui persuadera Freud que l'instinct de mort tel qu'il le conçoit se rapproche plus de la notion d'extinction du désir chez les orientaux que de la mort biologique, donc du Nirvana. Ce qui s'avère vrai dans son œuvre et lui fera de plus en plus assimiler ce concept.
- (4) Lacan Jacques : « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse »- Séminaire 1954-1955. Paris. Ed. Du Seuil. 1978. (Page 83)
- (5) Milindapanhos : « Les questions de Milinda ». Paris. Ed. Dharma. 1983.
- (6) Meister Eckhart. Ed. Pfeiffer (Page 467): « Was dunket dich, daß dich allermeistgefüget have zuo der ervigenWârheit ? Das ist, daß ich mich geâzenhânwâmichvant ».
- (7) Huc R.E. : « Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie ». Paris. Ed. Du livre de poche1962.
- « Souvenirs d'un voyage dans le Tibet ». Paris. Ed. Du livre de poche. 1962.
- (8) Milarepa : JetsunKahbum. Paris. Ed. Adrien Maisonneuve. 1980.
- (9) Sinett A.P. : Le Bouddhisme ésotérique ou positivisme hindou. Paris. Publications théosophiques. 1901.
- (10) Hesse Hermann : « Siddhârta ». Paris. Ed. Grasset. 1950.
- (11) Miller Patrick : Revue Topique-N° 40. Paris. Ed. Epi. Octobre 1987. (Page 47).
- (12) RahulaWalpola : « l'enseignement du Bouddha ». Paris. Ed. Du Seuil. 1961. (Pages 127 à 129)

- (13) Herstens Marcel : « Trésors mystiques de l'Inde ». Paris. Ed. Du Centurion. 1968. (Page 245).
- (14) Arvon Henri : « Le Bouddha ». Paris. PUF. 1951. (Page 33).
- (15) Chaboseau Augustin : « La philosophie bouddhique ». Paris. Ed. Astra. 1946. (Page 163).
- (16) Rahula Walpola : idem. (Page 48).
- (17) Herstens Marcel : idem. (Page 275).
- (18) Ferenczi Sandor : « Thalassa- Psychanalyse des origines de la vie sexuelle ». Paris. Ed. Payot. 1962.

BIBLIOGRAPHIE

- Anzieu Didier : « Le Moi-Peau ». Paris. Ed. Dunod. 1985.
- Arnold Edwin : « Lumière d'Asie ». Paris. Ed. Adyar. 1981.
- Conze Edward : « Le bouddhisme ». Paris. Ed. Payot. 1971.
- Coomaraswamy Ananda K. : « Hindouisme et bouddhisme ». Paris. Ed. Gallimard. 1949.
- Frederic Louis : « Dictionnaire de la civilisation indienne ». Paris. Ed. Robert Laffont. 1987.
- Grimm Georges : « La religion du Bouddha- La religion de la connaissance ». Paris. Ed. Maisonneuve. 1959.
- Herrigel Eugen : « La voie du Zen ». Paris. Ed. Maisonneuve. 1967.
- Humphreys Christmas : « Vivre en bouddhiste ». Paris. Ed. Fayard. 1974.
- Nacht Sacha : « Guérir avec Freud ». Paris. Ed. Payot. 1971.
- Ouvrage collectif : « Des psychanalystes vous parlent de la mort ». Paris. Ed. Tchou. 1979.
- Rank Otto : « Le traumatisme de la naissance ». Paris. Ed. Payot. 1976.
- Watts Alan : « Être Dieu ». Paris. Ed. Denoël / Go

Michel BARON



La réalité gagne toujours

A propos de « Comment vivre au temps du coronavirus ? Un manuel pour comprendre et résister » d'Alain Bauer et Roger Dachez. Editions du Cerf

Publié le 17 juin 2020 en version numérique, et disponible désormais en version papier, « Comment vivre au temps du coronavirus, un manuel pour comprendre et résister » se présente comme un ouvrage pédagogique : « Manuel pour comprendre » pour donner de l'information, maintenir la place de la raison, mais aussi « Manuel pour résister » pour permettre la recherche de stratégies sinon de solutions. La réflexion rigoureuse et documentée allie les informations historiques, scientifiques, médicales, politiques, économiques et géopolitiques. Les références culturelles tant littéraires que cinématographiques donnent beaucoup de fluidité à ce document dont certains passages se lisent comme un roman.

La première partie « Petite histoire des pestes mondiales » permet de se décentrer d'un présent figé voire sidéré. Le coronavirus est devenu la référence unique d'une société du spectacle avec ses stars scientifiques et médicales en premier lieu. En remontant le cours de l'histoire, en prenant du recul et de la distance, le regard peut s'élargir et l'avenir se penser, à la mesure de la connaissance du passé. Le temps long de l'anthropologie permet de sortir de l'immédiateté dans laquelle l'information en temps réel nous enferme.

L'ouvrage s'ouvre sur une longue citation de Michel Déon qui se conclut ainsi « *La civilisation a rendu (l'homme) plus grand, plus fort, moins laid mais aussi plus vulnérable aux épidémies d'origine inconnue* »

Dans le premier chapitre « Des pandémies et des hommes », les auteurs nous invitent à reprendre l'histoire des grandes tragédies qui accompagnent l'humanité dès ses origines : pestes, choléra, variole, grippe espagnole, décrites par les historiens, racontées par les écrivains. Dans une société contemporaine où le débat sur l'avenir de l'humanité se pose en termes de transhumanisme ou d'« homme augmenté », l'humanité se découvre bien fragile et

vulnérable. « *Les relations sensibles entre l'écologie et l'infectiologie ne sont pas récentes : en s'avisant de se rendre maître et possesseur de la nature, l'homme s'est de lui - même placé sous l'empire de la peste* ».

C'est « La revanche des microbes » affirme la seconde partie. Celle-ci se concentre sur la covid 19, son origine, sa clinique, son diagnostic et les traitements disponibles. Des questions restent en suspens sur la deuxième vague, la vaccination, les syndromes post covid. Fin mai la situation n'est pas brillante car « *aucun traitement actuellement connu ne semble vraiment en mesure de modifier sensiblement l'évolution d'une Covid19, ni du reste d'en prévenir l'apparition* ».

L'histoire de l'épidémie et son développement met en lumière l'impossibilité des gouvernements à tenir compte de ce qui se passe avec un peu d'avance chez leurs voisins.

« *Cette crise a ainsi montré, comme jamais auparavant, combien sont désormais inextricables au sein de chaque État et entre tous les États les liens entre la politique extérieure et la politique intérieure.* »

Après les analyses historiques, scientifiques et médicales la troisième partie s'intéresse à la gestion de la crise avec la chronologie comme point de départ et seul élément objectif pour permettre de valider ou d'invalider les mesures prises. Cette chronologie part des jeux mondiaux militaires à Wuhan du 18 au 27 octobre 2019 jusqu'au 8 avril 2020 levée du confinement à Wuhan et au 11 mai date des débuts du dé-confinement en France.

Un ensemble de documents montre que cette pandémie était annoncée et que les rapports d'experts méritent souvent mieux que de finir au fond d'un tiroir. A côté du rapport du Professeur Raoult sur le Bioterrorisme, de juin 2003, citons le rapport de l'OPECST (Office Parlementaire de l'Evaluation des Choix Scientifiques et Technologiques) qui en 2004 annonce que « *le risque épidémique est toujours d'actualité et le sera de plus en plus ; il constitue le problème de santé le plus difficile à anticiper* ». En 2019, l'agence Santé publique France publie un avis de médecins experts réclamant la constitution d'un stock d'un milliard de masques. Les principaux avis du Conseil scientifique présidé par Jean- François Delfraissy sont également présentés dans les annexes. Mais à côté des scientifiques, il y a des manifestations intuitives, prémonitoires comme dans les films « Contagion » de Steven Soderberg ou « Pandemia » de Franck Thilliez mais aussi dans les propos de Fred Vargas en 2006 dans une émission de Thierry Ardisson (où elle parle d'une cape de protection contre une épidémie) ou la conférence T.E.D. de Bill Gates en 2015 qui a beaucoup circulé sur internet.

Cet ouvrage est évidemment un « Manuel pour comprendre » avec beaucoup d'informations et d'outils de réflexion, mais est-il aussi un « Manuel pour résister » ?

Pour cela, il est évident que la raison est un meilleur outil que l'ignorance, tout comme la lucidité plutôt que les théories du complot. Le général Mac Arthur cité par les auteurs avait deux mots pour expliquer les batailles perdues « *Trop tard* »

« *Il ne sert à rien de nier la réalité : elle gagne toujours. Et se préparer aux crises ne les empêche pas de survenir mais cela permet d'y survivre.* »

L'ouvrage s'achève ainsi.

Et en ces temps de troubles et d'incertitudes on peut dire qu'il fait du bien avec des analyses pertinentes, des informations claires, il rend toute sa place à l'intelligence et donne ainsi de l'espoir.

Anne- Marie Dickelé 1er octobre 2020

Quelques légèretés

C'est l'histoire du p'tit dej', vous la connaissez ? Non, pas de bol.

Vous connaissez l'histoire de l'armoire ? Elle n'est pas commode.

Pourquoi les Martiens ne renversent-ils jamais de café sur la table ? Parce qu'ils ont des soucoupes.

Quel est la date de la fête des fumeurs ? Le 1^{er} juin.

L'autre jour, j'ai raconté une blague sur Carrefour. Elle n'a pas supermarché.

Combien il faut de psy pour changer une ampoule. Un seul, mais il faut que l'ampoule veuille vraiment changer.

C'est un missionnaire qui traverse la brousse pour porter la bonne parole en Afrique. Il tombe nez à nez avec un lion.

Mettant un genou à terre, il prie : « Seigneur, inspirez une pensée chrétienne à ce fauve ».

Le lion s'avance, pose une patte sur l'épaule du missionnaire et dit : « Seigneur, bénissez ce repas ».

C'est un médecin qui appelle son patient.

Le médecin : Voilà, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle à vous annoncer !

Le patient : Donnez-moi la bonne alors.

Le médecin répond : il vous reste 24h à vivre !

Le patient rétorque : Et c'est une bonne nouvelle ça ? Et la mauvaise donc ?

Le médecin : Euh..., cela fait 1 jour que j'essaye de vous joindre.

BEL (Bioéthique Et Liberté)
8, rue de Bizerte
75017 Paris

@ : secretariat-BEL@hotmail.com
<http://bioethique-et-liberte.fr>